

Les « horizons » andins : critique d'un modèle

Ana Maria Lorandi

Abstract

This article examines a group of social economic, technological, and ecological phenomena which characterized the Central Andes at the end of the pre-Hispanic period. Particular attention is devoted to the Inca state. Analysis of the archaeological data makes it possible to conclude that these phenomena can likewise be found during the Tiwanaco and Chavin "horizons". The author therefore suggests that these older expansions were essentially the means of establishing a system of economic, social and political control- similar in part to that of the Inca state- and that they testify to a great degree of originality with respect to the rest of the continent

Citer ce document / Cite this document :

Lorandi Ana Maria. Les « horizons » andins : critique d'un modèle. In: Annales. Economies, sociétés, civilisations. 33^e année, N. 5-6, 1978. pp. 921-925;

doi : <https://doi.org/10.3406/ahess.1978.293987>

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1978_num_33_5_293987

Fichier pdf généré le 19/02/2020

LES « HORIZONS » ANDINS : CRITIQUE D'UN MODÈLE

Le concept d'« horizon » désigne, en archéologie andine, l'expansion ou la diffusion d'un ensemble de données culturelles sur une aire très vaste, pendant une durée relativement brève. Il a été proposé initialement par Max Uhle, vers 1900, pour définir une période chronologique, mais la notion s'est enrichie à mesure que se développaient nos connaissances sur les sociétés andines, si bien qu'il a acquis un contenu très précis, et qu'il ne convient plus de l'appliquer à d'autres aires géographiques (Max Uhle, 1900 ; Willey, 1945, 1958). De fait, en Mésoamérique, la notion d'« horizon » eut peu de succès. Les conditions dans lesquelles furent découverts objets et monuments archéologiques attribuables à des conquêtes ou des expansions ne sont pas les mêmes que dans les Andes : la dynamique interne du processus de diffusion fut différente dans chacune de ces aires.

On reconnaît actuellement trois horizons pan-andins. Le plus ancien, ou horizon précoce, correspond à celui de Chavin (dont le nom provient du centre cérémoniel Chavin de Huántar, situé dans le défilé de Huaylas, dans la sierra nord du Pérou). Il s'est développé, approximativement, entre les années 800 et 200 avant J.-C. Il s'étend de Lambayeque, sur la côte nord, à Paracas sur la côte sud, et occupe dans la sierra une aire équivalente. Il se caractérise par la diffusion de centres cérémoniels et par un art particulier, en relation avec le culte religieux. Le second horizon, ou horizon moyen, se situe entre 600 et 1200 après J.-C., et porte le nom de deux importants centres archéologiques, Wari dans les Andes centrales, et Tiwanaco à proximité du lac Titicaca. Ses traits culturels recouvrent un immense territoire, de la côte nord du Pérou jusqu'au nord du Chili, avec une extension irrégulière dans la sierra (incluant tout le haut plateau bolivien). Enfin l'horizon tardif résulte de l'expansion de l'empire inca, de 1450 à 1532 (Rowe, 1946), depuis l'Équateur au nord jusqu'au rio Maule au Chili.

Entre ces horizons s'intercalent des périodes pendant lesquelles s'organisent des unités politiques d'importance variable, chefferies ou royaumes, qui maintiennent entre elles un équilibre instable : leurs tentatives d'expansion entrent en conflit. Ce qui caractérise un horizon, c'est que l'un de ces groupes parvient, précisément, à imposer son hégémonie sur les autres. C'est pourquoi les trois horizons andins, malgré des différences évidentes, partagent de nombreux caractères communs. Nous croyons légitime de supposer que, à l'instar de l'horizon tardif, les autres horizons furent également le résultat d'un contrôle politique à grande échelle.



Les données ethnohistoriques indiquent, au moins pour l'exemple inca, que l'appareil étatique s'est organisé au prix d'une énorme mobilisation de ressources humaines. Comme on le sait, la majeure partie du tribut consistait en *mitas* de travail dans les champs du seigneur, de l'Inca, du Soleil (Murra, 1956 ; Wachtel, 1971) ; le tribut direct sur les biens se limitait à quelques objets d'artisanat. En outre, se conformant au système préexistant des « archipels » (Murra, 1972), les Incas déportèrent des communautés entières ou certains spécialistes, dans le dessein de les faire produire sur place, près des lieux de consommation. Il paraît certain que le modèle impérial visait à accroître, en proportion et en extension géographique, un idéal d'autosuffisance réalisé précédemment par les seigneurs préincaïques de la zone montagneuse, modèle qui put avoir une vie très longue dans les Andes (Patterson, 1971 ; Nelken et MacNeish, 1975).

Ce modèle d'autosuffisance constitue un élément important du mode de production andin. Il détermine une circulation des hommes plus importante que celle des marchandises, spécialement dans les secteurs de la sierra. Ceci explique, d'une part, quelques-unes des particularités que présente la distribution des éléments archéologiques attestant la présence inca ; d'autre part, pourquoi, surtout dans la sierra, le troc, les marchandises et les marchands ont un rôle secondaire dans le système de redistribution. Nous pensons que le modèle de l'« archipel » ne pouvait réussir que chez des peuples possédant des troupeaux (de lamas) capables d'assurer le transport des produits agricoles et artisanaux entre les colonies et le noyau central. En d'autres termes, il était nécessaire de compter sur un « transport propre » pour que le système pût fonctionner.

Au contraire, les lamas ne s'adaptent pas à la côte. Rostworowski a montré que depuis les époques préincaïques, il existait un réseau de marchands qui parcouraient la côte, du golfe de Guayaquil jusqu'à Valdivia au Chili, et qui montaient également vers la sierra, où ils échangeaient des objets de culte et de luxe avec les seigneurs, et des produits de consommation courante avec les gens du commun (Rostworowski, 1974). Sur la côte, le marché jouait un rôle important : une bonne partie de la population était organisée en *ayllu* spécialisés qui échangeaient entre eux des produits, et qui souvent payaient le tribut en nature, beaucoup d'entre eux étant exemptés de la *mita* agricole (Rostworowski, *op. cit.*). Du fait de l'absence de lamas, la mobilité et les possibilités d'établir des colonies durent être particulièrement restreintes. Aussi bien l'obtention de produits venant de zones lointaines dépendait-elle, en grande partie, de l'existence d'un système de « transport public ». Les marchands remplirent cette fonction, assurant le commerce sur de grandes distances et permettant aux *ayllu* et/ou aux seigneurs de la côte de réaliser la complémentarité qu'imposait l'écologie et que la sierra s'assurait par ses colonies.

Il semble que les trois horizons se caractérisent par l'installation, à vaste échelle, d'un système d'« archipels », l'État se chargeant de la redistribution. Les lamas et les hommes tissaient le réseau de communication entre les installations dispersées. Aussi les habitants de la sierra étaient-ils davantage en mesure d'imposer leur domination. Cette hypothèse est confirmée par la situation coloniale que subit l'actuel Équateur sous le contrôle de l'État inca : Frank Salomon, dans le présent numéro, montre qu'en cette région se situent les limites septentrionales du modèle de l'« archipel », et que celui-ci y a été importé par les Incas. Plus au nord ce sont les marchands qui assuraient la circulation des produits.

A quoi est due cette différence ? Dans une certaine mesure elle peut avoir été d'origine politique car les Incas ne réussirent à s'implanter au nord de l'Équateur que de façon limitée. On pourrait avancer l'idée que l'expansion géographique du système des archipels était associée à la possibilité d'accroître en même temps, sur une grande échelle, la garde des troupeaux. La clef de cette démonstration réside dans le fait que ce sont les Incas qui

introduisirent les camélidés dans cette région, ce qui les obligea à donner plus d'extension aux terrains destinés aux pâturages.

Ces analyses permettent de mieux comprendre les différences entre les expansions andines et mésoaméricaines. Le système de tribut, de redistribution et de complémentarité s'exerçait, en Mésoamérique, au moyen de la circulation des biens et impliquait l'existence de marchés et de marchands. Il n'y avait pas de camélidés : tout transport était donc assuré par les hommes et exigeait un emploi à temps complet lorsqu'il s'agissait d'assurer des circuits sur de longues distances (Chapman, 1957). Autrement dit, la Mésoamérique se caractérisait par une prédominance de la circulation des produits, tandis que dans la région andine centrale, et surtout dans la sierra, il semble qu'il y ait eu prédominance de la circulation des hommes. Tout cela peut expliquer que, dans des cas d'expansion et d'impérialismes apparemment similaires, interviennent des différences aussi notables dans les relations entre conquérants et peuples conquis d'une part, dans la reproduction de l'appareil d'État d'autre part, et en conséquence, dans le type de distribution des vestiges archéologiques qui attestent de tels phénomènes. Les données archéologiques indiquent que les seuls sites où l'on trouve des vestiges architecturaux de style cuzquézien sont les centres administratifs et militaires. Il en est de même pour les objets de style « impérial », à l'exception de ceux que l'on peut rencontrer dans les habitations des « seigneurs » locaux (voir dans le numéro l'article de Craig Morris).



Chaque horizon paraît lié à un autre phénomène général : le développement des ouvrages hydrauliques et l'augmentation des aires de culture et de pâturage. Il est vrai que les travaux de canalisation et de terrassement ont une origine antérieure à l'horizon ancien ; de même la construction de centres cérémoniels, la culture du maïs et d'autres plantes de base, tels les tubercules et aussi l'élevage. Tous ces éléments étaient présents sur la côte au moins vers 1600 avant J.-C. (pour la sierra, nous les supposons également très anciens, mais l'information dont nous disposons est moins précise). Autrement dit, les vestiges de la « révolution néolithique » étaient déjà configurés avant Chavin. Le mérite de Chavin fut d'organiser la production sur une plus grande échelle et de la diffuser en des zones moins développées.

D'autre part, dans la période située entre Chavin et les Incas, les Andes centrales ne semblent pas avoir connu une nouvelle révolution technologique qui aurait affecté le système d'obtention de produits de base. La majeure partie des outils employés dans les travaux agricoles, miniers, etc. furent fabriqués en pierre, en os, en bois ou en corne. Le métal, c'est-à-dire le cuivre et le bronze, bien qu'utilisés depuis des temps lointains (le cuivre est connu en Bolivie vers 1200 avant J.-C. : Ponce Sanginés, 1970) n'eut qu'une utilisation restreinte comme outil de travail. On a rarement décrit les outils utilisés dans les époques plus récentes. A ce point de vue, il vaut la peine de signaler le travail de Lavallée et Julien, qui soulignent que la majeure partie de l'outillage quotidien chez les Astos (dans les Andes centrales) était fabriquée avec des matériaux non métalliques et que, si les métaux existaient, on n'en a pas trouvé trace dans les ruines qui ont été fouillées, sauf quelques pièces d'origine inca (Lavallée et Julien, 1973). La plus grande partie de la métallurgie était destinée à produire des objets de culte et d'ornementation qui, de cette façon, restaient pris dans le circuit religieux ou dans le circuit de réciprocité entre les seigneurs. En conséquence la métallurgie a été surévaluée. Il était en somme « anti-économique » de produire des outils d'une technologie complexe pour les destiner à l'usage quotidien, puisqu'il était plus pratique, rapide, et même efficace de les fabriquer en pierre, en bois, ou en os.

ÉCOLOGIE ET SOCIÉTÉ

Au contraire les techniques hydrauliques furent améliorées, stimulées par la nécessité de gagner de nouvelles terres et de contrôler des aires plus étendues. Diverses études effectuées dans les vallées de la côte nord révèlent que les sites de l'époque chavin étaient installés de préférence dans des zones stratégiques pour le contrôle de l'eau. On observe, tant sur la côte que dans la sierra, l'extension des canaux et des terrasses destinés à la culture du maïs.

Ce développement était sans doute lié à des besoins croissants pour les dépenses cérémonielles. La population dispersée dans des villages, à l'époque chavin, se rassemblait périodiquement autour des temples pour fournir ses prestations en produits ou en travail. Et les prêtres leur offraient probablement, dans le cadre du système de redistribution, d'énormes quantités de maïs et de chicha. Aussi les archéologues trouvent-ils toujours des terrasses irriguées et du maïs associés très tôt aux grands centres cérémoniels chavin. Le même phénomène réapparaît lors de l'horizon wari-tiwanaku. L'importance et la complexité des systèmes d'irrigation à cette époque sont connues. La construction de grands réseaux inter-fluviaux suggère l'œuvre d'un État capable de mobiliser une grande quantité de main-d'œuvre (Kosok, 1959 ; Farrington, 1974 ; Cardich, 1976).

A la fin de l'intermédiaire ancien, et pendant l'horizon moyen, se développe également un processus d'urbanisation qui se propage depuis la sierra et la côte sud jusque vers le nord (Rowe, 1963 ; Schaedel, 1966). Il est lié de toute évidence à d'importants changements dans les structures sociales et dans l'organisation de la production. Wari, dans la sierra centrale, offre l'exemple d'une grande cité aux secteurs différenciés. La production se fondait non seulement sur le travail agricole et pastoral, comme dans le cas de Chavin, mais aussi sur le travail artisanal et les services, dont une partie fut installée à temps complet dans les villes. On observe alors la perfection technique, le raffinement stylistique des objets de céramique, des tissus, du métal, etc., en même temps qu'une laïcisation des thèmes représentés. La concentration de la main-d'œuvre dans les cités a pu favoriser le renforcement du pouvoir des « seigneurs » : ils ont pu exercer un monopole sur la production des biens de luxe qui entraient dans les circuits de réciprocité.

Signalons enfin un facteur qui n'exerça certes pas une influence directe sur les structures politiques, mais dont il convient de tenir compte quand nous étudions les déplacements de population et l'installation de colonies : il s'agit des fluctuations climatiques qui affectèrent les zones les plus élevées de la sierra. Les récents travaux de Cardich ont montré que les limites de la culture ne sont pas restées fixes, et que leurs variations furent causées par des crises cycliques. Une différence thermique de deux à trois degrés a des conséquences multiplicatrices dans ces régions marginales. Les recherches faites à Lauricocha, à Junin, Huancavélica, Titicaca, etc. prouvent que durant les intermédiaires ancien et récent les limites supérieures des tubercules atteignaient 4 400 m. (Dans les mêmes zones, les limites actuelles oscillent autour de 4 000 m). En observant des échantillons provenant d'analyses sédimentaires faites dans les cavernes de Lauricocha, Cardich a montré l'existence de quatre périodes de crises climatiques : la première vers 1600 avant J.-C., la deuxième vers 700 avant J.-C., la troisième vers 900 après J.-C. ; la dernière commence vers 1350 (Cardich, 1975 ; Lavallée et Julien, 1973).

Trois de ces crises sont contemporaines des horizons ou les précèdent légèrement. Les données archéologiques confirment que durant ces périodes on observe une augmentation de la densité d'occupation des terres situées entre 3 000 et 3 500 m. Certes, ces mouvements de population peuvent être causés par d'autres facteurs, par exemple politiques ; mais un changement climatique et une sécheresse dans des terres de frontière écologique pouvaient provoquer migrations et conflits. L'étude de Hyslop (1977) dans la région du Titicaca révèle qu'à l'époque du royaume lupaqa (intermédiaire récent) la majeure partie des villages étaient installés dans des zones situées au-dessus de 4 000 m.

En revanche, pendant les horizons tiwanaco et inca, les hautes terres n'étaient pas très peuplées, et l'habitat se concentrait dans des zones plus proches du lac.

Ces remarques tendent seulement à suggérer qu'un ensemble de facteurs communs peuvent rendre compte de l'existence et de l'originalité des trois horizons andins. Sans pour autant négliger les différences qui les séparent, il nous a semblé que l'un de leurs traits principaux était l'organisation de la production « sur place » aussi bien dans le centre cérémoniel de Chavin, dans la cité de Wari, que dans les centres administratifs incas. Dans les trois cas la redistribution des produits, agricoles ou artisanaux, était assurée par l'État, grâce à l'usage des lamas élevés sur les hautes terres.

Ana Maria LORANDI
Université de La Plata

BIBLIOGRAPHIE. -- Se reporter à la bibliographie générale, p. 1231.